

RÉDACTION
ET
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.

On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale.....	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 10 centimes.

La Gazette de Lausanne sera adressée gratuitement jusqu'au 31 décembre aux abonnés nouveaux pour 1892.

LAUSANNE, 16 décembre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

L'Amérique du Sud est entrée aujourd'hui dans les préoccupations journalières. Quiconque suit le mouvement politique a appris les noms de Celman, Roca, Mitre, Balmaceda, Monti, da Fonseca, et tant d'autres. Les crises gouvernementales et les crises financières dans lesquelles se débattaient les républiques de l'Amérique latine sont devenues l'un des thèmes fréquents des articles de journaux. Et cependant rien n'est encore moins connu que l'histoire, la géographie, les institutions, les conditions agricoles et économiques de ces pays que la nature avait favorisés entre tous et dont la perversité humaine a, pour un temps seulement, entravé la marche vers la prospérité matérielle et l'ordre moral.

Il vient de paraître sur ce sujet un livre à la fois instructif et captivant (1). L'auteur, un publiciste américain, qui sait voyager et s'informer aux bonnes sources en contrôlant les renseignements qui lui sont fournis, a visité l'an dernier la République argentine, le Chili, le Pérou, le Paraguay et l'Uruguay. Et, sur tous ces pays, qui exportent des mensonges et importent l'or des gogos, il nous fournit des données précises tant au point de vue agricole, industriel et financier qu'au point de vue politique. Ce livre ne pouvait venir à une heure plus opportune.

Il serait puéril d'en tenter un article, ne fût-ce qu'une pâle analyse. Comment suivre M. Child à travers la République argentine, passer avec lui les Andes en suivant le tracé de ce gigantesque chemin de fer de montagne qui doit un jour relier l'Atlantique au Pacifique, de Buenos-Ayres à Valparaiso, mais dont les travaux sont aujourd'hui suspendus, faute de capitaux ? Comment visiter à ses côtés le Chili, naguère encore la nation forte et saine de l'Amérique du Sud, ses usines, ses exploitations agricoles, cet immense désert de nitrate d'Atacama, qu'il a conquis sur le Pérou, par une guerre victorieuse ? Il faudrait le suivre dans cette dernière république, dont le nom était jadis synonyme d'opulence, mais qui s'enfonce aujourd'hui dans la décrépitude et la ruine, grâce à la nonchalance du peuple et à l'immoralité des pouvoirs publics. Une analyse digne de ce nom voudrait aussi que nous fissions connaissance avec les grandes villes : Santiago, la brillante capitale chilienne ; Valparaiso, grande colonie anglaise ; Lima, cité espagnole du XVI^e siècle, pleine encore des souvenirs des conquistadores ; Buenos-Ayres, dont la crue rapide est un des événements les plus remarquables qu'aient notés les statisticiens, mais où l'immoralité, la cupidité, le matérialisme crasse s'étalent partout avec le luxe tapageur de ses habitants, ville parvenue dans le plus mauvais sens du mot ; Montevideo, la grande capitale cosmopolite de l'Uruguay, et tant d'autres.

L'impression qui résulte de cette attachante

(1) Les Républiques hispano-américaines, par Théodore Child. Ouvrage illustré de 151 gravures et de 8 cartes. — Paris, à la librairie illustrée, 8, rue Saint-Joseph.

FEUILLETON DE LA GAZETTE

ANOUR DE JEUNE FILLE

par M^{me} E. CARO

Vers le huitième jour, le mal, qui avait un instant paru céder, empira de nouveau et l'on désespéra. Sauf Lise, qui ne pouvait admettre un instant la possibilité de perdre sa mère, tous considéraient sa mort comme un bienfait. Vers le soir de ce huitième jour, après quelques instants d'une somnolence bruyante et oppressée, madame Dauby se dressa tout à coup et appela sa fille ; ses yeux avaient retrouvé leur expression d'autrefois :

— Suis-je malade ?... qu'est-ce que j'ai ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Chère maman... tu as été bien, bien malade...

Mais tu te trouves mieux, n'est-ce pas ?

— Je vais très bien... Donne-moi un bonillon...

Elle parlait d'une voix brève, haletante, et dit quelques mots gorgés. Lise la soutenait, essayait son grand front dévoté que baignait la sueur.

La malade se laissa retomber sur ses oreillers, jouit des mains, et ses lèvres s'agitèrent sans bruit de paroles :

— Veux-tu que nous fassions ensemble une prière ?

— Je le veux bien... avec le curé aussi.

Lise tressaillit. Madame Dauby continua :

— Il y a longtemps... longtemps que je ne l'ai vu.

J'ai été... absente peut-être ?... en voyage quelque part...

Elle regarda sa fille avec un air de doute pénible :

— Où suis-je allée ?... Là-bas !

Elle eut un sanglot.

— Avec lui, là-bas ?... je ne me rappelle rien.

La force lui manquait, elle resta quelques instants silencieuse, puis elle fit plusieurs questions avec

lecture est celle d'un singulier mélange de l'extrême modernisme et des caducités du moyen-âge, du raffinement dans l'apparence et d'une barbarie persistante dans la réalité, de l'impudence des appétits matériels et de la répugnance à la contrainte morale.

Trois siècles de domination espagnole, dit l'auteur, sembleraient n'avoir guère laissé après eux que des traditions d'indolence et de vénalité... Lorsqu'elles ont voulu s'organiser, les jeunes républiques de l'Amérique du Sud ont en vain tenté d'adopter la constitution de l'Amérique du Nord. Malheureusement deux causes s'opposaient à ce que ces républiques fussent autre chose que de véritables gisements politiques : l'absence des qualités civiques chez leurs habitants et les ambitions de caste de l'élément créole. Dans les deux plus grandes pseudo-démocraties du Sud, — la Chili et dans la République argentine, — la farce républicaine marche graduellement vers un dénouement, mais le glas de l'oligarchie et du gouvernement personnel n'a pas encore sonné, et des années se passeront encore avant que la masse des citoyens ait acquis des notions exactes sur ses devoirs et sur ses droits.

Tandis que l'évolution politique des Etats hispano-américains se poursuit au milieu du cynisme et de la corruption sans exemple des hommes publics et des fonctionnaires, les facilités de communication récemment établies et l'intervention commerciale des nations anciennes ont eu pour résultat d'inculquer aux habitants le désir d'imiter et d'acquiescer le plus possible tout ce qu'a nouvellement produit la civilisation. Grâce à la prospérité matérielle existante, des fortunes privées ont été réalisées ; de plus, l'argent européen a fourni des ressources publiques. Aussi y a-t-il là-bas des trains de luxe pour transporter les voyageurs à une agglomération de misérables cabanes, des téléphones pour mettre un désert en communication avec un village ; de somptueux palais de marbre étalent leur façade à côté des ranchos au toit de chaume, ou bien encore, comme je l'ai constaté dans la capitale du Paraguay, des vaches qui paissent dans les rues où l'herbe croît, sous la lumière des lampes électriques.

Le pillage et le gaspillage des pouvoirs publics, surtout dans la République argentine, passent tout ce qu'on peut imaginer. De crise en crise, on peut espérer que tout cela finira par s'amender. Mais nous ne sommes pas à la veille de cet idéal. Les immigrants eux-mêmes ne se recrutent pas de manière à augmenter le niveau de la moralité publique. Lancés dans cette lutte effrénée pour le luxe et la richesse, ils ne tardent pas à se mettre au pas argentin. L'Eglise n'a aucune action efficace. Et le salut est encore bien loin...

Le droit d'initiative.

Il ne s'agit plus de le créer, puisqu'il est inscrit dans la constitution, mais de rédiger une loi qui permette au peuple de l'exercer.

Malheureusement, en attribuant à l'Assemblée fédérale le droit de formuler une proposition en concurrence avec celle des 50,000 citoyens, on a suscité des difficultés de procédure très sérieuses.

Le Conseil national a adopté au mois de juin, hâtivement, un système de votation coordonnée, praticable par une assemblée délibérante, mais qui, dans une votation populaire, aboutit à empêcher toute majorité absolue.

Le Conseil des Etats a vu la faute et est revenu au procédé proposé par le Conseil fédéral, celui de la votation éventuelle, suivie d'une votation définitive. Il a l'inconvénient d'exiger deux scrutins, mais comme il est le seul praticable, il faut bien l'accepter avec ce défaut.

La lumière paraît être faite sur ce point. Le système du Conseil national a été condamné

beaucoup de calme, et ayant aperçu madame Werner, qui se dissimulait dans un coin, elle lui parla doucement avec la déférence d'autrefois. La raison était revenue, et son extrême faiblesse l'empêchait seule de relier ses souvenirs. Le prêtre, que Françoise était allée chercher, arriva ; elle se confessa avec une pleine possession d'elle-même et une grande foi, cette fois des simples d'esprit qui n'ont jamais douté ni douté, et qui emportent intact leur héritage, tel qu'il leur fut transmis dans le berceau. Quand ce fut fini, elle appela Lise de nouveau, et prenant sa main tout humide de larmes entre ses doigts alourdis, elle la pressa sur ses lèvres et murmura :

— Ma bonne fille !

Lise éclata en sanglots ; il y avait des années que sa mère ne lui avait dit une douce parole ; ces trois mots furent sa récompense ; tout son cœur se fonda.

Madame Dauby était tombée dans un assoupissement agité de rêveries, interrompu à tout instant par la toux qui lui déchirait la poitrine.

Lise éprouva anxieusement le lever du jour dans l'espoir d'une accalmie après les heures toujours plus fatiguées de la nuit. Quand les premiers rayons filtrèrent entre les rideaux, la malade se souleva et promena autour d'elle un regard ennuyé, perplexe ; ses traits avaient repris l'expression découragée qui avait été celle de toute sa vie.

— Il faudra tout ranger, dit-elle d'une voix enrouée, tout remettre en ordre.

— Que dis-tu, mère ?

Madame Dauby continua en mots bâchés, décousus :

— Tu auras soin... bien soin de lui, de ton frère... quand il reviendra.

— Nous serons deux pour le soigner, mère.

Elle ne sembla pas entendre et se laissa retomber en arrière, comme si elle voulait dormir ; l'oppression augmentait ; elle murmura des mots intelligibles mêlés à des prières. Lise écoutait de toute son âme, cherchant à saisir ses dernières pensées, ses volontés suprêmes. Au bout de quelques instants, madame

par tous ceux qui se sont donné la peine de l'examiner. Ou bien il sera abandonné et l'accord se fera sur les propositions du Conseil fédéral, ou bien il faudra que le peuple recoure à une demande de referendum et rejette la loi pour obliger l'Assemblée fédérale à lui en faire une dont il puisse se servir.

Nous ne pouvons pas croire que le Conseil national persiste dans sa première erreur. Le peuple suisse a très clairement montré qu'il entend se servir du droit d'initiative. Vouloir ruser avec lui serait peine perdue et n'aurait d'autre résultat que de prolonger l'agitation autour d'une question qu'il est dans l'intérêt de tout le monde de ne pas envenimer.

Mais le Conseil des Etats a créé par ses décisions d'autres points de divergence qui ont leur importance.

Lorsque deux propositions sont en présence, l'une venant de l'Assemblée fédérale, l'autre des 50,000, le but de la votation éventuelle est d'établir laquelle de ces deux propositions est préférée à l'autre, et laquelle, par conséquent, sera opposée, dans la votation définitive, au *statu quo*. Le Conseil fédéral a proposé que, dans ce premier scrutin éventuel, la majorité des voix populaires seule entrât en ligne de compte, à l'exclusion des voix des cantons. Le Conseil des Etats a décidé au contraire que dans cette première votation les voix des cantons seraient aussi comptées. Nous ne voyons pas très bien l'utilité de cette décision, tandis que ses inconvénients sautent aux yeux. Que faire si la majorité des cantons se prononce pour le projet des 50,000 et la majorité des citoyens pour l'autre ? Lequel des deux opposera-t-on au *statu quo* dans la votation définitive ? Ou bien tiendra-t-on la question pour liquidée, comme il arrive en cas de désaccord entre les deux conseils de l'Assemblée fédérale ?

A la première question, pas de solution possible. A la deuxième, il faut répondre que si les deux conseils de l'Assemblée fédérale aboutissent à un désaccord, ce n'est qu'après de longues délibérations et une série d'essais d'entente avortés qu'il n'est pas possible de tenter seulement dans la procédure plébiscitaire. En outre, il n'est pas admissible que deux propositions formulées sur une même question, l'une par l'Assemblée fédérale et l'autre par 50,000 citoyens soient écartées péremptoirement ensuite d'un désaccord qui pourra être souvent un fait de pur hasard. Il faut souhaiter que, sur ce point, le Conseil national corrige le Conseil des Etats et que celui-ci, à son tour, se range à la meilleure solution. Il ne s'agit d'ailleurs ici que d'un vote de préférence ; il suffit que la majorité des cantons puisse faire valoir son droit dans la votation définitive.

Autre point : il se peut qu'au lieu de deux propositions, il y en ait trois ou quatre ou davantage. Le Conseil fédéral n'avait pas prévu ce cas. Le Conseil des Etats y pare avec son vote de préférence qui peut s'appliquer quel que soit le nombre des rédactions offertes au choix des électeurs. Ici, il n'y a pas de discussion à prévoir. Il est clair que la loi doit être faite de façon à résoudre tous les cas qui se pourront présenter.

Enfin, une quatrième divergence porte sur les délais pour le dépôt des signatures. D'après le Conseil national, le dépôt à la chancellerie fédérale était censé devoir se faire en bloc, le chiffre de 50,000 atteint. On n'annulait que celles dont la légitimation par l'autorité communale était de plus de six mois antérieure au dépôt.

Dauby rouvrit les yeux et jeta à travers la chambre le même regard préoccupé, avec un plissement de front qui creusait deux grandes rides plissables. D'une voix éteinte, haletante, elle soupira :

— Que d'embarras ! Seigneur ! que de tracas !

— Qu'est-ce, chère maman ? Quoi donc ?

— Pour l'enterrement.

On l'entendait à peine ; elle tourna la tête vers la rielle et répéta : « Que d'embarras ! » avec un long soupir qui fut le dernier.

XVII

Quand toutes les affaires de la succession eurent été réglées par les soins de M. Werner, il se trouva que Lise et son frère possédaient chacun une somme de soixante mille francs environ, sans compter la petite maison au pignon pointu qui demeura indivise entre eux. Les valeurs constituant la part d'Arthur furent déposées chez un banquier, en attendant sa libération.

Lise se proposait de mener une vie si étroite et retirée que son mince revenu devait lui suffire, lorsque le décès de sa marraine, mademoiselle Dauterghem, la rendit propriétaire d'un legs de cent mille francs. C'était l'aisance assurée. Après la mort de sa mère, elle avait repris sa petite chambre du pignon et Françoise, désormais établie à demeure, couchait la nuit près d'elle dans la première des mansardes. C'était un arrangement de convenances auquel Lise s'était prêtée à regret ; elle avait besoin de solitude, de silence, et fuyait même ses vieux amis. L'arrivée de madame de Feugny vint faire violence à cette passion de solitude. Il y avait cinq ans que Nicole d'Aureville était mariée et Lise ne l'avait pas, depuis cela, revue. Aussi, son cœur battait d'impatience, tandis qu'assise près de M. Werner, sous la véranda, elle attendait la venue de la voyageuse. L'heure avait sonné lentement et le dernier tintement du carillon se balançait encore dans l'air paisible lorsqu'un claquement de fouet sonore, un bruit de grelots annonçant l'omnibus du chemin de fer. Il franchit la grille, roula rapi-

dement sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastonnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir ! Grand-père, grand-maman, chère vieille maison... Et toi ?... C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu sous une petite voilette dans ce coin ? Que tu es gentille d'être venue !... Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion ; tout un amas de jours désoles, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer ; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même ! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise ! tendre chérie ! disait-elle en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et les enfants ? Où sont tes enfants ?

M. Werner s'était emparé de l'ainé qui chevauchait sur ses genoux déjà ; la grand-mère dodait l'autre, pendant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balan-

ceant sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastonnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir ! Grand-père, grand-maman, chère vieille maison... Et toi ?... C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu sous une petite voilette dans ce coin ? Que tu es gentille d'être venue !... Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion ; tout un amas de jours désoles, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer ; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même ! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise ! tendre chérie ! disait-elle en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et les enfants ? Où sont tes enfants ?

M. Werner s'était emparé de l'ainé qui chevauchait sur ses genoux déjà ; la grand-mère dodait l'autre, pendant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balan-

ceant sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastonnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir ! Grand-père, grand-maman, chère vieille maison... Et toi ?... C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu sous une petite voilette dans ce coin ? Que tu es gentille d'être venue !... Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion ; tout un amas de jours désoles, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer ; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même ! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise ! tendre chérie ! disait-elle en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et les enfants ? Où sont tes enfants ?

M. Werner s'était emparé de l'ainé qui chevauchait sur ses genoux déjà ; la grand-mère dodait l'autre, pendant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balan-

ceant sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastonnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir ! Grand-père, grand-maman, chère vieille maison... Et toi ?... C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu sous une petite voilette dans ce coin ? Que tu es gentille d'être venue !... Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion ; tout un amas de jours désoles, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer ; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même ! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise ! tendre chérie ! disait-elle en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et les enfants ? Où sont tes enfants ?

M. Werner s'était emparé de l'ainé qui chevauchait sur ses genoux déjà ; la grand-mère dodait l'autre, pendant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balan-

ceant sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastonnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir ! Grand-père, grand-maman, chère vieille maison... Et toi ?... C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu sous une petite voilette dans ce coin ? Que tu es gentille d'être venue !... Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion ; tout un amas de jours désoles, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer ; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même ! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise ! tendre chérie ! disait-elle en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et les enfants ? Où sont tes enfants ?

M. Werner s'était emparé de l'ainé qui chevauchait sur ses genoux déjà ; la grand-mère dodait l'autre, pendant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balan-

ceant sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastonnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir ! Grand-père, grand-maman, chère vieille maison... Et toi ?... C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu sous une petite voilette dans ce coin ? Que tu es gentille d'être venue !... Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion ; tout un amas de jours désoles, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer ; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même ! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise ! tendre chérie ! disait-elle en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et les enfants ? Où sont tes enfants ?

M. Werner s'était emparé de l'ainé qui chevauchait sur ses genoux déjà ; la grand-mère dodait l'autre, pendant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balan-

ceant sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, Lise s'était tournée vers Nicole qui, du fond de la voiture où elle était embastonnée au milieu des bonnes, des nourrices, des babies et d'une foule de menus bagages, souhaitait à tous la bienvenue :

— Bonjour, bonjour, que je suis heureuse de vous voir ! Grand-père, grand-maman, chère vieille maison... Et toi ?... C'est toi, ma Lise chérie, pourquoi te caches-tu sous une petite voilette dans ce coin ? Que tu es gentille d'être venue !... Vite, qu'on me débarrasse de ces marmots et de ces paquets.

Aux premiers mots qu'elle avait prononcés, Lise avait éprouvé une indicible émotion ; tout un amas de jours désoles, des années de calamités, d'humiliations, de flétrissures secrètes et publiques s'étaient en quelque sorte anéantis au son de cette voix jeune, de cette voix gaie, moqueuse, tendre, coquette, colère et caressante, cette chère voix qui lui disait tant de choses sans avoir besoin de rien exprimer ; c'était elle, sa petite amie d'enfance, la même, encore la même ! Il lui semblait qu'elle allait redevenir la Lise d'autrefois. Des larmes coulaient sur ses joues jusqu'aux lèvres de Colette qui, sortie de ses entraves, l'embrassait sans se rassasier.

— Pauvre Lise ! tendre chérie ! disait-elle en sentant couler ces grosses larmes tièdes.

— Et les enfants ? Où sont tes enfants ?

M. Werner s'était emparé de l'ainé qui chevauchait sur ses genoux déjà ; la grand-mère dodait l'autre, pendant que la nourrice, rengorgée sous sa couronne de grosses coques en ruban cerise et balan-

ceant sur le sable grinçant jusqu'au perron. Un homme de haute taille sauta vivement du siège où il était assis près du cocher et, jetant son cigare à demi consumé, s'avança vers madame Werner qui l'embrassa dans une effusion de joie empressée. Avec sa tournure élégante et sa fine mouquette retroussée, on lui eût donné trente-huit ans au plus ; mais quand il se découvrit pour recevoir l'accolade de sa grand-mère, son front un peu dégrainé et quelques cheveux argentés sur les tempes accusèrent plusieurs années de plus. Après un rapide coup d'œil sur le nouveau venu, L

— Au Palais-Bourbon, on a adopté la réduction des frais de justice d'après le projet amendé de M. Brisson. On a écarté l'amendement de M. de la Roche-Guyon tendant à incorporer dans le budget de 1892 la réforme de l'impôt sur les boissons. Enfin les propositions du ministère sur la suppression de l'impôt de grande vitesse liée avec la réduction des tarifs de chemins de fer a passé sans encombre. La discussion du budget touche à son terme.

— Le *Moniteur de Rome* publie un article officieux sur les bons rapports qui ne peuvent cesser d'exister entre le Vatican et la République française. Il assure qu'à la suite des attaques dirigées contre la République par certains journaux catholiques, le Vatican les a invités à éviter les discussions de ce genre.

— L'amiral Gervais, commandant de l'escadre française du Nord, est nommé chef d'état-major général du ministère de la marine en remplacement de l'amiral Vigues.

— Le cabinet de Rudini est sorti intact de l'affaire des préteurs. Au scrutin secret, la discussion sur ce sujet épineux a été ajournée hier par 165 voix contre 93.

— A une question du comte Antonelli, député de Rome, M. di Rudini a répondu que Moussa-el-Akkad, l'un des Arabes condamnés dans le procès qui a abouti à l'acquiescement de Livraghi et Cagnassi, a été gracié par le roi, mis en liberté, et réintégré dans ses biens. Le cri d'indignation contre la condamnation de ce malheureux homme émissaire, alors que les principaux coupables étaient acquittés, a donc été entendu. On n'a pas osé exécuter le jugement de Massanaouh !

— Le Reichstag allemand poursuit paisiblement la discussion des traités de commerce. Il en est à la seconde lecture qui ne diffère pas de la première. Il fait signaler seulement un passage du discours de M. de Bötticher, dans lequel ce ministre a affirmé que le gouvernement avait des preuves tout à fait positives des bonnes dispositions des Etats-Unis à l'égard de l'Allemagne.

Les orateurs allemands aiment fort semer leurs discours de citations françaises, qui leur donnent des airs polyglottes et distingués. L'un des principaux adversaires du traité, M. de Kropatschek, sacrifiant à cette habitude, a rappelé en français le mot de Sully : « Le labourage et le pâturage sont les deux mamelles de l'Etat ». C'était fort à propos. Malheureusement les sténographes n'ont pas compris et le compte-rendu remplace les mots célèbres du grand ministre d'Henri IV par cette maxime du Code Napoléon : « La recherche de la paternité est interdite ». Dans le cas particulier, c'a n'a ni que ne ni tête, mais c'est toujours du français !

— Il se confirme que la France cesse toutes relations diplomatiques avec le gouvernement du prince de Cobourg. Depuis que celui-ci s'est installé à Sofia au mépris des traités, il n'a été reconnu par aucun gouvernement et aucun agent diplomatique n'est officiellement accrédité auprès de lui. Cependant plusieurs puissances entretiennent dans la capitale bulgare des représentants officieux, chargés surtout de protéger leurs ressortissants. C'est ainsi que la France avait des consuls à Philippopolis et à Sofia. M. Stambouloff avait jugé à propos d'expulser un Français, M. Chadourne, correspondant de l'Agence Havas, qui lui a causé des ennuis en révélant à l'Europe les traitements subis dans les prisons par les suspects politiques dont on a fait des rafles à la suite du meurtre du ministre Belcheff. M. Ribot a demandé des explications. Celles-ci n'ayant pas été satisfaisantes, M. Lanel, consul à Sofia, est rappelé.

— On annonce la mort de l'archiduc Sigismond d'Autriche. Il était le troisième fils de l'archiduc Rénier, qui fut vice-roi du royaume lombard-venitien. Né en 1826, l'archiduc Sigismond était resté célibataire. Il résidait à Gmünd.

CONFÉDÉRATION SUISSE

ASSEMBLÉE FÉDÉRALE

Séance du 15 décembre 1891.

Conseil national.

Affaires tennesoises. — Initiative.

L'ordre du jour appelle l'initiative pour les Tennesoises, conservateurs et radicaux, traduits devant les assises de Lucerne pour fraude électorale dans les élections générales de mars 1889.

M. HILTY, rapporteur, donne lecture de la lettre du gouvernement du Tessin qui demande cette amnistie. La commission est unanime à l'accorder. M. Hilty développe cette thèse que ce n'est pas la justice absolue qui est le fondement de l'Etat, mais la concorde, l'union et l'amour entre les citoyens.

M. PYTHON, rapporteur français, dit que si la commission est unanime à accepter le préavis du Conseil fédéral favorable à l'amnistie, les motifs qui ont inspiré ses membres ne sont pas tous les mêmes.

La justice fédérale, à Zurich, ayant acquitté les autres accusés pour des faits beaucoup plus graves, il ne convenait pas que l'on s'élève contre des gens accusés de fautes moins considérables. Le gouvernement du Tessin, usant de son droit constitutionnel, a demandé l'amnistie en raison de la situation financière

de la plupart des accusés, et dans la crainte que ces nouveaux débats judiciaires ne l'entraînent dans sa mission pacificatrice. Quand M. Python s'est prononcé, au mois de juin, contre les deux amnisties, tout en se réservant de voter pour la grâce, c'est qu'il voulait un débat contradictoire. Ce résultat n'a pu être obtenu à Zurich sur le terrain de la procédure fédérale qui n'a pas permis à la partie civile de se faire entendre. Dès lors, n'ayant pu atteindre le but qu'il recherchait, c'est-à-dire la recherche de la vérité, il accepte aujourd'hui la seconde demande d'amnistie.

M. BRUNNER est opposé à l'amnistie telle qu'elle se présente aujourd'hui. Il la défend en juin dans un esprit de pacification. Aujourd'hui le cas est bien différent. Il faut faire la lumière sur ces manœuvres électorales qui sont une des hontes du Tessin, et la meilleure manière est le procès.

Par 93 voix contre 10, l'amnistie est acceptée.

Ont voté contre l'amnistie MM. Locher, Scherrer, Gobat, Brunner, Schappi, Tobler, Sturzenegger, Grieshaber.

Le budget de la régie de l'alcool est adopté sans opposition sur un rapport de M. Speiser, de Bâle.

L'ordre du jour appelle la loi sur l'exercice du droit d'initiative, retour des Etats (voir plus haut notre article sur ce sujet).

MM. BRUNNER et COMTESSE, rapporteurs, proposent que le Conseil maintienne ses précédentes décisions.

On discute d'abord le délai pour le dépôt des signatures.

M. ADOR est pour le système du Conseil des Etats, qui lui paraît plus franc, plus démocratique. Tous les électeurs sont officiellement informés du mouvement d'initiative et du délai d'expiration et peuvent agir en conséquence. Le délai de six mois pour la signature paraît trop long à l'orateur ; il faut que les initiatives marchent ou disparaissent. Il ne faut pas qu'elles planent comme une menace sur les décisions de l'Assemblée fédérale, ainsi qu'a plané jadis le pétitionnement sur les billets de banque que M. Joos gardait par devers lui sans en faire usage.

M. COMTESSE s'oppose à cette réduction de délai. Il y a déjà entente entre les deux Chambres sur ce point. Les délais adoptés sont tous des délais maximum qui seront abrégés dans la pratique. En ce qui concerne l'Assemblée fédérale, elle ne se fera sans doute pas tirer l'oreille.

M. VOGELSANGER demande l'inscription de l'obligation pour les autorités communales de certifier la validité des signatures.

La proposition de M. Ador, relative à l'adhésion au Conseil des Etats, est écartée par 40 voix contre 39 ; celles de M. Ador, relative à une réduction de six à trois mois, et de M. Vogelsanger sont rejetées à une grande majorité. Les propositions de la commission sont acceptées par 58 voix contre 9.

La discussion porte ensuite sur le délai pendant lequel l'Assemblée fédérale doit se prononcer. Le Conseil des Etats dit : « dans les deux parties de session qui suivent ». On sait que les sessions de juin et de décembre sont considérées comme les deux moitiés de la session ordinaire fixée par la constitution. La commission propose de dire : « dans le délai d'une année ».

M. CURTI, auquel répond M. Locher, est pour le délai le plus court, c'est-à-dire pour celui du Conseil des Etats ; en effet, si une initiative est déposée en juin, elle doit être liquidée avant janvier, selon la rédaction du Conseil des Etats, tandis que, d'après les propositions de la commission, elle pourra l'être dans une session extraordinaire de mars ou d'avril.

La proposition de M. Curti est repoussée.

Vient le point important de la votation sur un projet d'initiative populaire et sur un contre-projet de l'Assemblée fédérale.

MM. BRUNNER et COMTESSE cherchent à établir que la votation coordonnée et unique n'a pas les dangers qu'on lui reproche.

M. TOBLER n'est satisfait par aucun des deux projets et en propose un troisième. Les deux votations auraient lieu le même jour ; chaque électeur recevrait deux bulletins de couleur différente ; sur le premier, il indiquerait sa préférence entre les deux projets ; dans le second, il indiquerait s'il veut reviser.

Voici le texte de la proposition de M. Tobler :

Art. 11. Lorsque l'Assemblée fédérale élabore de son côté un projet de révision constitutionnelle, la votation populaire aura lieu de telle sorte que chaque électeur reçoive deux bulletins de couleurs différentes.

Sur l'un on mentionnera uniquement la réponse à la question de principe de savoir si l'on doit, ou non, procéder à la révision proposée. Sur le second bulletin, on imprimera, *in extenso*, les deux projets, celui dû à l'initiative populaire et celui émanant de l'Assemblée fédérale, en posant les questions en conséquence.

Art. 12. La révision a lieu lorsqu'elle a obtenu la majorité absolue des électeurs ayant voté et des cantons. Le projet adopté est celui qui, outre la majorité des Etats, a obtenu aussi la majorité des suffrages exprimés. Dans le cas où les deux projets auraient obtenu un nombre de suffrages égal, c'est la majorité des Etats qui départage.

Si la révision a été approuvée, mais si aucun des projets n'a obtenu la majorité des Etats, ou bien si les deux projets ont réuni le même nombre de suffrages du peuple et des Etats, la révision dont il s'agit est écartée.

Art. 13. Pour déterminer le résultat des votations — outre d'autres motifs d'annulation — on compte seulement, comme nuls, les bulletins blancs.

M. ADOR propose l'adhésion aux Etats. Les propo-

sitions du Conseil fédéral sont les seules qui permettent de connaître à peu près exactement la volonté populaire. Sans doute, il y a quelque chose de désagréable dans le fait de convoquer les électeurs pour une votation qui ne sera pas définitive. Mais cela se présente déjà ailleurs et dans le texte même de l'article constitutionnel sur l'initiative. L'éventualité que l'orateur redoute ne se présentera pas souvent ; mais elle peut se présenter, cela suffit. Le peuple mûr pour l'initiative ne l'est-il pas pour distinguer entre une votation éventuelle et une votation définitive ? Les peuples à landsgemeinde n'ont-ils pas à se prononcer souvent, séance tenante, dans des votations éventuelles ? Le vice du système du Conseil national est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'insister. Voici 400,000 électeurs qui vont au vote : 230,000 partisans d'une réforme ; 180,000 adversaires ; un projet A qui recueille 120,000 voix, et un projet B, émané de l'Assemblée fédérale, qui en recueille 100,000 ; les adversaires de la réforme, quoique en minorité, triomphent. Dans la presse, l'opinion a été presque unanime en faveur du projet du Conseil fédéral.

MM. LOCHER et SPEISER expliquent que, sans nier absolument les dangers que l'on prévoit, ils ne pensent pas qu'ils soient fréquents. M. Locher fait remarquer que M. Ador que les Grands Conseils de la Suisse occidentale n'admettent pas les votations éventuelles, qu'ils considèrent comme trop compliquées.

MM. ABEGG et STREGER demandent le renvoi à la commission pour nouvel examen. M. Steiger croit que le vice du système du Conseil national réside dans le fait que les électeurs pourraient voter deux fois non et une seule fois oui. Il y a un déplacement d'équilibre en faveur des non.

Le renvoi est adopté.

La session continuera la semaine prochaine.

Conseil des Etats.

Le budget de 1892.

M. Kellersberger présente le rapport de la commission du budget. On aborde immédiatement les chiffres.

La seule modification votée au chapitre des recettes est la réduction de moitié des contributions supplémentaires des communes pour le service des télégraphes ; d'où une diminution de recettes de 14,000 francs.

An chapitre des dépenses, le poste de 11,500 fr. pour la propagation des publications du bureau de la propriété industrielle est maintenu, contrairement à la décision du Conseil national.

La subvention de 3000 fr. à l'ouvrage de géographie de M. Rosier a été subordonnée à la condition que les cantons y contribuent par une somme égale à la réduction du prix de l'exemplaire pour les écoles.

La discussion ne présente aucun intérêt ; les rapporteurs seuls prennent la parole.

Le pont de Menchenstein.

Bâle, 15 décembre.

Les avocats du barreau bâlois qui défendent les victimes de la catastrophe de Menchenstein concluent dans leur demande en dommages-intérêts auprès du tribunal civil de Bâle, à une faute grave de la compagnie.

Selon eux, le pont a été construit sur un plan non approuvé par le département fédéral, la construction n'était pas solide, les matériaux étaient insuffisants, l'entretien était mauvais, le contrôle fédéral a été entravé, enfin, la vitesse de marche du train était excessive.

Le mémoire établit que la compagnie Jura-Berne, dans sa convention avec l'entrepreneur Eiffel et Cie, à Paris, autorisa celui-ci à modifier le plan Bridel, approuvé par le département, et lui assura le 60 pour cent de l'économie réalisée sur le poids des fers employés à la construction. L'entrepreneur, tenté par cette offre, soumit à la compagnie un plan nouveau qui ne fut pas soumis au département, qui raccourcissait le pont d'un mètre et employait 100 quintaux de fer de moins. On conteste que ce plan nouveau ait été, postérieurement, approuvé par le contrôle fédéral.

Le mémoire des demandeurs conteste que la compagnie ait fait sérieusement expertiser la qualité des fers employés. Il prétend démontrer que ceux-ci travaillaient notablement au-dessus de la charge de rupture. Jamais la compagnie n'a soumis le pont à une épreuve concluante, quoiqu'elle eût dû le faire soit à la réception, soit en 1881, en 1882 et en 1890, quand le pont dut subir des reconstructions partielles. Jamais non plus, depuis 1875, le pont n'a été soumis à un examen sérieux par des ingénieurs compétents. Le contrôle fédéral a manqué aussi, mais ce fait n'atténue ni ne supprime la faute grave de la compagnie.

Après avoir constaté les fautes de l'exploitation et les trop grandes vitesses pratiquées, le mémoire réserve les constatations et les conclusions ultérieures qui pourraient résulter de l'enquête pénale actuellement instruite par le juge de Bâle-Campagne et dont le dossier sera transmis au parquet fédéral.

Les conclusions du mémoire des victimes a produit à Bâle une certaine émotion ; on croit que le procès amènera des révélations étranges au sujet de la façon dont le contrôle fédéral a été exercé sur le réseau du Jura-Berne.

Conseil fédéral. — On mande aux *Basler Nachrichten* de Berne que M. Ruchonnet a manifesté l'intention de se retirer sitôt que le fonctionnement ré-

vraie beauté patricienne.

Lise sourit faiblement, sans répondre. En elle-même elle pensait : de quoi sert la beauté ? Comme elle avait dit un jour : de quoi sert le dévouement ?

Nicole se leva :

— Onze heures déjà ! On va m'attendre pour le déjeuner.

Elle tenait Lise embrassée, et, de la main, caressait doucement sa joue.

— J'ai bien pensé à toi, pauvre petite, quand Bertrand s'est marié. Ce moment où tu t'es si cruel !

— Oui, j'ai souffert. Je savais pourtant que cela arriverait, cela devait arriver.

— Tu ne l'as pas revu ?

Lise tarda à répondre :

— Un soir, très tard, de ma fenêtre, j'ai aperçu, adossé au mur de l'autre côté de la rue, une ombre noire, immobile. Il faisait nuit ; je ne distinguais qu'une haute masse confuse et, comme j'ignorais qu'il fut dans la ville, — je vis dans un tel silence, un tel oubli de tous, — je ne pensai pas que ce pût être lui. Je me retirai de la fenêtre.

— Alors il est parti.

— Non. Beaucoup plus tard, je m'approchai de nouveau : il était là encore. Cette fois, j'eus un pressentiment de sa présence. Je fermai la fenêtre, il s'éloigna. Je le reconnus alors à sa démarche.

— Est-il revenu ?

— Il n'est pas revenu, et je ne me mets plus à la fenêtre, car un autre vient maintenant se poster là, insolentement, sous mes yeux, devant ma maison, non pas dissimulé dans l'ombre discrètement, mais s'affichant lui, s'étalant, s'efforçant par tous les moyens d'attirer mes regards. Celui-là dont le seul nom me fait horreur, c'est un ancien ami d'Arthur, j'en ai parlé autrefois.

— Arsène Lassagne ?... tu le haïssais...

— Et maintenant, il me fait peur.

— Il faudrait le plaindre, s'il t'importune.

— A qui ? de quoi ? Il a le droit de passer dans la rue et même de s'y arrêter ; il a le droit de se trou-

guler de la loi sur la poursuite et la faillite sera assurée.

D'autre part, on mande de Berne au *Genève* que la nouvelle de la démission prochaine de M. Ruchonnet est absolument dénuée de fondement.

Examens médicaux. — En remplacement des docteurs Nicolas, à Neuchâtel, et professeur Schnetzer, de Lausanne, démissionnaires, le Conseil fédéral a nommé membres de la commission pour les examens médicaux fédéraux : pour le siège de Genève, le docteur Paul Binet, à Genève ; pour le siège de Lausanne, le professeur Jean Dufour, de Lausanne.

Chemins de fer. — A partir du 1^{er} juin 1892, deux trains de nuit Bâle-Calais et Bâle-Paris seront acheminés par Delle ; les trains ordinaires de jour passeront par Bâle-Mulhouse. La ligne de Delémont-Bâle sera mise en état de profiter de cette concession de la compagnie de l'Est au 1^{er} juin 1892.

NOUVELLES DES CANTONS

ZURICH. — La catastrophe de la Caisse d'épargne et de prêts d'Uster doit être attribuée uniquement au jeu et aux spéculations de son directeur Huber. Le *Landbote* dit que deux administrateurs et un contrôleur des comptes opéraient en compte à demi avec le directeur. Le capital actions de 230,000 francs est perdu ; les dettes sont de 1,300,000 francs ; les créanciers ne toucheront guère que du 30 pour cent. Le directeur menait grand train et s'était fait construire à Uster une riche villa.

L'orage du 13 a fortement avarié le bateau à vapeur *Linth-Escher* ; le gouvernail a été brisé et un des tambours enfoncé ; il a dû transborder ses passagers sur le *Gothard* et se faire remorquer pour rentrer à Zurich.

BERNE. — Le distributeur de billets de la gare de Flammatt, un nommé Heer, s'était enfilé, emportant le fond de sa caisse, soit une somme de 400 francs. A peine la disparition de cet employé était-elle connue que le télégraphe se mettait à jouer dans toutes les directions, tant et si bien que l'on arrêta l'individu en gare de Bâle, au moment où il se disposait à mettre le Rhin entre lui et la gendarmerie suisse. Appréhendé au collet, Heer fut conduit au bureau du représentant du Jura-Simplon. Interrogé, il ne fit aucune difficulté à avouer son larcin et restitua une somme de 700 francs. D'où venaient les 300 qui n'appartenaient pas au J.-S. ? Mystère. Comme on se disposait à remettre Heer entre les mains de la police bâloise, il sortit soudain un pistolet de sa poche et se brüla la cervelle dans le bureau même de la gare.

BALE-CAMPAGNE. — La Constituante a élu président M. le Dr Gysi et vice-président M. Stutz, député aux Etats. Elle a pris comme base de la révision de la constitution le deuxième projet de 1889, repoussé par le peuple. Une commission de quinze membres a été chargée d'élaborer les dispositions transitoires.

APPENZEL (Rh.-Ext.). — La faillite de la Société suisse de broderies (Steiger et Cie), à Hérissau, donne 2,3 millions de passif pour 600,000 francs d'actif.

ARGOVIE. — Mme Humerwadel-Tobler, à Lenzbourg, a fait pour 47,000 fr. de legs pieux, dont 10,000 francs à la fondation Winkelried.

BALE-VILLE. — M. Oser, 1^{er} teur et poète, auteur de nombreux recueils de chants populaires pour la Suisse allemande, est mort aujourd'hui à l'âge de 71 ans.

VALAIS. — On nous écrit :

« Un paysan du village de Vercorin, près de Sierre, qui abattait des arbres dans un pré, a trouvé, sous les racines de l'un d'eux, une bourse en fil de fer contenant une certaine quantité de pièces anciennes fort rares, remontant au temps des Romains. »

« Un autre paysan, qui défonçait un terrain près de la chapelle de Sainte-Marie, à Salquenen, a trouvé une pièce en or de Louis XII égarée sans doute par des soldats faisant partie de la dernière croisade. »

« Enfin, des ouvriers qui font des fouilles en-dessous du château de Granges ont mis au jour les restes d'un caveau où se trouvaient quelques objets sans grande importance. »

« Le thermomètre est à trois degrés au-dessus de zéro. Depuis deux jours, la pluie ne cesse de tomber, véritable phénomène dans un pays où il pleut rarement pendant quelques heures consécutives. La campagne, d'un beau vert en quelques endroits, a l'aspect qu'elle présente généralement au printemps. Le paysan ne sait ce qu'il doit augurer d'un temps aussi anormal en cette saison ; quant au pauvre, il ne s'en plaint pas ; mais l'équinoxe d'hiver, qui approche, pourrait bien amener un changement subit, à moins que l'hiver n'attende le printemps pour faire son entrée. »

— La *Nouvelle gazette du Valais* annonce que la compagnie du Viège-Termat se propose d'exploiter les sables du glacier de Bies, au pied du Weisshorn, en dessus de Randa.

D'après nos renseignements, si une semblable entreprise est en voie de se continuer, c'est en dehors de la compagnie Viège-Termat.

ver sur mon chemin, comme par hasard, quand je sors, et d'entrer dans l'église, si j'y vais. C'est un supplice pour moi, mais qu'y faire !

— Je ne sais pas. Consulte grand-père. Onze heures et demie ! Décidément je serai grondée. A bientôt, chérie, n'est-ce pas ?

Malgré l'antipathie et les instances de Nicole, Lise apporta une extrême réserve dans ses relations avec son amie ; son tact très sûr l'avertissait que M. de Feugrix ne pouvait voir sans quelque déplaisir une intimité entre elle et sa femme ; elle avait trop de fierté pour forcer les sympathies qui se refusaient.

Ce lui fut presque un allègement quand arriva pour Colette le moment du départ.

L'insolente importunité d'Arsène Lassagne, dont elle s'était plainte à son amie, n'était que trop réelle et avait fini par lui devenir une véritable obsession ; ce n'était pas sans peine qu'elle avait réussi jusqu'alors à le tenir à distance. Un jour qu'elle passait par une rue déserte assez loin de sa demeure, elle le vit tout à coup devant elle. D'où sortait-il ? Elle ne put l'imaginer. La rue était droite et longue ; un instant auparavant, il n'y avait personne. Par un mouvement instinctif, elle obliqua vers le côté opposé de la rue et, la tête baissée sous son voile, bûta le pas dans l'espoir de n'être pas reconnue. Il l'avait vue et suivit son mouvement.

C'est donc un parti pris de me fuir, mademoiselle Lise, dit-il après avoir salué légèrement. Il me semble qu'un vieil ami, qui a eu la chance de vous rendre récemment un petit service, aurait le droit d'attendre un meilleur accueil ! Je me suis présenté chez vous dix fois sans être reçu.

Très troublée, Lise répondit :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Lassagne ; seule comme je suis, sans famille, ni protection, il m'est impossible de recevoir aucun jeune homme, il me semble que vous devez le comprendre.

Il la regardait un peu en dessous avec ses petits yeux plissés et moqueurs.

— Pourquoi donc ne pourriez-vous pas recevoir

GENÈVE. — Hier matin ont eu lieu les obsèques de Mme Welti-Escher. Le corbillard était couvert de couronnes, parmi lesquelles on remarquait celle offerte par le Conseil fédéral. L'inhumation a eu lieu au cimetière de Plainpalais ; aucun discours n'a été prononcé sur la tombe. M. Welti, président de la Confédération, et son fils, MM. Brun et Isler, délégués du Conseil fédéral, Fleuret et Boissonnas, conseillers d'Etat, Th. Turrettini, président du conseil administratif, Th. de Saussure, président de la commission fédérale des beaux-arts, et Ch. Page, maire de Plainpalais, assistaient à la cérémonie.

CANTON DE VAUD

VEVEY. — L'Union chrétienne des jeunes gens de Vevey, dont nous avons sous les yeux le trente-huitième rapport, progresse de plus en plus et prend une extension que lui envierait nombre de ses sœurs.

L'Union compte, en effet, 43 membres actifs et 45 membres associés. « Pour faire partie de cette dernière classe de membres, — dit le rapport, — nous ne demandons qu'une conduite honnête et l'observation des règlements spéciaux des sections ; nous étendons ainsi notre influence sur un bon nombre de jeunes gens qui, se sentant rattachés à notre œuvre d'une manière effective, y prennent un plus grand plaisir. »

Les comptes de la société soldent par un encaisse de 102 fr. 95. De plus, le compte spécial « des réparations des locaux » qui avait nécessité, il y a trois ans, un emprunt de 500 francs, a pu être clôturé grâce à la seule générosité des membres de l'Union.

Les réunions d'étude biblique et de prières ont été régulièrement fréquentées par une quarantaine d'auditeurs. La salle de lecture a été complétée par une salle de jeux et de correspondance ; trente cinq jeunes gens en moyenne le fréquentent chaque soir.

Les sections de chant, de gymnastique et de tir (celle dernière fondée pour permettre à ses membres de s'acquiescer de leur tir militaire obligatoire un jour autre que le dimanche), ont continué leurs exercices avec un succès croissant.

« Notre influence s'étend, — dit le rapport en manière de conclusion. A l'heure qu'il est, 150 jeunes gens profitent des avantages que nous pouvons leur offrir, grâce à la libéralité des amis de notre œuvre. Nous vous prions donc de nous continuer cet appui. »

MONTREUX. — La quatrième liste des dons pour la transformation de la place de la Rouvenaz en jardin public s'élève à 13,430 fr.

Moudon. — La ligne téléphonique Lausanne-Moudon-St-Cierges a été ouverte hier matin, à 10 heures.

LAUSANNE

Protection des animaux. — On nous écrit : « La Société protectrice des animaux convoque ses membres en assemblée générale pour demain jeudi, à 2 heures, dans la salle du conseil communal, à l'Hôtel de Ville. »

« Si peu qu'elle fasse parler d'elle, cette société n'en poursuit pas moins une œuvre digne de la sollicitude du public. »

« Placés sous la dépendance de l'homme, les animaux ont droit aux égards de celui-ci ; toute souffrance inutile doit leur être épargnée. Mais il ne s'agit pas de donner essor à ce sentimentalisme malsain qui, plein de compassion pour le chien ou le chat que son maître ne dort pas, reste insensible au spectacle des misères humaines. »

« La Société protectrice des animaux veut faire une œuvre virile et saine ; elle se propose un double but : défendre le faible contre le fort et combattre la cruauté, qu'elle provienne de l'ignorance, de l'insouciance ou de mauvais penchants. Dans le premier cas, c'est la douleur physique qu'elle cherche à éviter à des êtres doués de la faculté de percevoir la souffrance ; dans le second, c'est la déchéance morale que produit chez celui qui en est l'auteur tout acte mauvais, qu'elle voudrait prévenir. »

« Un tel effort renouvelé avec persévérance, quoique sans bruit, nous paraît digne de recevoir les encouragements du public, aussi espérons-nous que les membres de la société ne se trouveront pas seuls demain dans la salle du conseil communal. Entre autres amis de l'œuvre on y entendra M. l'abbé de Remy, fondateur et président de la Société de Fribourg. »

VARIÉTÉS

Politique et mouvement intellectuel.

M. Berthold van Muyden a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles de son nouvel ouvrage : *La Suisse sous le Pacte de 1815*, deuxième série (1830-1838), qui vient d'être mis en souscription.

Son introduction, particulièrement attachante, retrace avec détail le mouvement intellectuel de notre pays pendant l'époque qu'é-

qui vous plaît, mademoiselle Lise ? Qui peut vous en empêcher ?

— Les plus simples convenances.

— Oh ! oh ! les convenances ! Et qui en est juge, de ces hautes convenances ? Les badauds de la rue ?... On l'épique du coin ?... A moins que ce ne soit la fruitière d'en face ? Ce sont bien les seuls êtres, j'imagine, qui s'intéressent à vos faits et gestes... Ah ! il y a aussi M. le conseiller Werner et sa pie-grièche de femme !

— Ce sont, en effet, mes meilleurs conseillers et mes seuls amis.

tudie l'auteur. Elle cite tous les noms qui ont marqué au cours de cette époque particulièrement brillante dans les lettres et les arts. Puis il étudie quelle influence ce mouvement des idées a eu sur les événements et les tendances politiques. Nous reproduisons ce passage, qui nous paraît aussi juste que nouveau :

Si maintenant l'on demande quels furent pour la Suisse les résultats du mouvement intellectuel que nous venons de décrire, il semble d'abord qu'il ait produit entre les confédérés une certaine désunion ; n'ayant guère participé, les catholiques s'en défient ; ils commencent par se tenir à l'écart, refusant de se joindre aux protestants pour rompre les entraves que le Pacte de 1815 et l'autorité de la Sainte-Alliance avaient mises au développement de la Confédération. Quelques magistrats éclairés de St-Gall et de Lucerne tentèrent vainement un rapprochement entre cantons catholiques et protestants, en vue de l'œuvre de régénération que les circonstances de la Suisse exigeaient impérieusement. Les uns, comme Casimir Pfyffer, y perdirent leur popularité ; d'autres, comme Baumgartner, reculèrent bientôt, effrayés des progrès du radicalisme, et abdiquèrent leurs sympathies libérales.

Une autre conséquence fut de développer le génie de chaque canton.

Jadis la Suisse romande n'avait exercé que peu d'influence dans les conseils de la Confédération ; Fribourg pouvait presque être considéré comme un canton allemand (il fut un temps où l'allemand en était la langue officielle) ; Vaud, Genève et Neuchâtel existaient à peine. Avec l'époque qui commence en 1830, l'équilibre des partis s'établit sur de nouvelles bases, et l'on voit Vaud et Genève jouer, dans la question du Pacte et lors des conflits que souleva en Suisse la présence des réfugiés, un rôle plus important que ne l'auraient fait attendre l'étendue de leur territoire et le chiffre de leur population. Ce rôle considérable est attesté par l'influence qu'ont au sein de la Diète la parole des Rigaud et des Monnard et il s'explique par l'apport d'idées nouvelles et généreuses que ces noms représentent.

Avec des oppositions de caractère très marquées, les Vaudois, les Genevois et les Neuchâtelois ont des aspirations communes qui les différencient de leurs compatriotes de la Suisse centrale ou orientale ; ils conçoivent un peu autrement le rôle de l'Etat ; ils sont certainement plus individualistes ; ils ont des tendances libérales, surtout tangibles chez les conservateurs éclairés et chez les radicaux modérés, tendances que l'on chercherait vainement sur les bords de l'Aar et de la Limmat. Ces dispositions, auxquelles l'influence de Vinet et de ses disciples a contribué, sont plus accentuées dans les villes que dans les campagnes, et l'on peut penser que le *Refuge*, dont les villes ont surtout bénéficié, n'est pas étrangère à leur développement. Elles se manifestent dans les questions ecclésiastiques, scolaires, industrielles et commerciales. Après s'être heurté au début à de vives oppositions, le Réveil religieux donne naissance à des Eglises indépendantes, basées sur le système congrégationaliste, qui ne sont pas populaires mais jouissent néanmoins de l'estime publique ; les écoles particulières, sur la direction desquelles les parents exercent un certain contrôle et qui tiennent davantage compte du caractère de chaque enfant, sont recherchées. Les monopoles sont l'objet d'une défaveur positive ; les libre-échangistes sont en majorité. L'excessive circonspection du parti libéral auquel se rattache la majorité des gens cultivés, comme aussi ses vues parfois trop théoriques détachent pourtant de lui les masses populaires, qui, routinières d'instinct, mais impatientes d'arriver au but qu'elles ont une fois entrevu, trouvent ailleurs des chefs prêts à flatter leurs passions.

Dans la Suisse allemande, l'esprit public est plus intense et plus discipliné que dans la Suisse romande, le citoyen identifie davantage ses intérêts avec ceux de l'Etat ; il ne conçoit guère que l'on puisse songer à dépouiller l'Etat de l'influence intellectuelle et éducative qu'il peut exercer sur le peuple par le moyen de l'Eglise ; il attend davantage du gouvernement ; quel que soit le parti qui soit au pouvoir, cette manière de concevoir le rôle de l'Etat subsiste. Les hautes écoles de la Suisse orientale et centrale étaient, comme nous l'avons dit plus haut, en partie tributaires de l'Allemagne pour le recrutement de leur personnel enseignant, et, en dépit de l'interdit jeté sur celles de Zurich et de Berne, elles avaient attiré un certain nombre d'étudiants allemands en rupture de ban. La présence de ces étrangers, ajoutée au système d'obstruction adopté par les cantons catholiques dans la question du pacte, eut pour effet de faire dévier les tendances libérales qui s'étaient fait jour en 1830.

A Berne, le parti au pouvoir incline bientôt vers le radicalisme autoritaire, toujours prêt à invoquer la raison d'Etat ; il se préoccupe peu de l'opinion publique et fait prévaloir par la force son idéal politique. A Zurich, l'évolution est toute autre : le Zurichois a l'esprit plus scientifique, plus nuancé et plus équilibré que le Bernois, il comprend mieux les exigences du peuple, le peuple lui-même est plus instruit, la vivacité de son intelligence favorise l'industrie, les nécessités de l'industrie établissent entre les diverses classes de la société une solidarité plus complète ; de là des tendances humanitaires et démocratiques. A Bâle, au contraire, le commerce entretient un certain égoïsme conserva-

teur qui rend les luttes politiques particulièrement âpres. Sur ce milieu d'affaires, l'Université, qui est l'orgueil des Bâlois, n'exerce que peu d'action ; ils l'envisagent comme un luxe de bon aloi qu'une ville riche doit entretenir ; ils savent faire et font même individuellement pour elle des sacrifices considérables, mais sans guère se pénétrer eux-mêmes de l'esprit qui anime ses savants. Leur amour de l'ordre et de la légalité leur faisait parfois perdre de vue les nécessités de la situation ; plutôt que de faire des concessions au parti populaire, ils rompaient avec lui. La crainte de voir les radicaux trouver dans la campagne un point d'appui pour culbuter le gouvernement décida pourtant en 1845 les conservateurs de la ville à modifier sa constitution dans un sens plus démocratique.

Si l'effet immédiat du mouvement intellectuel en Suisse, durant la première moitié du XIX^e siècle, fut d'accentuer les divergences de toute nature qui contrastaient l'œuvre de régénération commencée en 1830, à la longue cependant les efforts soutenus de nos penseurs et de nos savants contribuèrent à amener un apaisement et réagèrent heureusement sur la politique et la prospérité de la Confédération. Le rapprochement de l'élément allemand et de l'élément romand, des protestants et des catholiques, qui ailleurs semble parfois aussi impossible que le mélange de l'huile et de l'eau, s'opéra en Suisse comme par enchantement. Partout les horizons s'élargirent, l'instruction se répandit dans les milieux populaires, les peuples des cantons apprirent à se mieux connaître, bien des préjugés tombèrent, le particularisme étroit de certains cantons et l'esprit de clocher perdirent du terrain. Les relations que créent le commerce et l'industrie, ainsi que les écoles militaires et les camps fédéraux, concoururent aussi, il faut le dire, à cet heureux résultat. Cet ensemble de circonstances eut en dernière analyse pour conséquence, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de fortifier le sentiment de l'unité et la solidarité nationale, d'adoucir les mœurs politiques et d'accroître le bien-être moral et matériel du peuple suisse.

LES LIVRES

A TRAVERS L'ANNÉE, par Joseph Autier. Avec des dessins de E. Colomb, Léon Gaud et E. Vuillemin. — 1 vol. in-12. Lausanne, H. Mignot, éditeur.

Parmi les livres innumérables que chaque fin d'année voit éclore, on se paye, combien en a-t-il qui méritent d'être recommandés sans arrière-pensée et sans complaisance ? En cherchant bien, on trouve-rait-on douze, ou six, ou trois ? S'il n'y en a que trois, celui-ci est du nombre. Au milieu de tant de nullités, ou prétendues, ou déplorables préfaces, c'est une vraie jouissance que de rencontrer des pages simples et vraies, finement observées, exemptes de phrases, et bienfaisantes, dans le plus haut sens du mot, sans une ligne de sermon. M. Joseph Autier a trouvé dans cette série de courts récits, tour à tour tristes et gais, son inspiration la plus heureuse. Comment pourrait-on lire sans émotion *La potée rustique*, *Pâques fleuries*, *Un simple* ? La poésie rustique compte-t-elle beaucoup de morceaux d'un plus grand charme et d'un « rendu » plus intense que la prose tout unie d'*Une idylle villageoise* ? *Bredouille* et *Au pressoir* ne sont-ils pas de bien jolis échantillons de récits humoristiques ? Et le plus observateur de nos écrivains aurait-il quelque chose à apprendre de l'auteur d'*Une course d'école* ? Rarement nos mœurs, nos habitudes d'esprit, notre caractère, ont été décrits avec plus d'exactitude. Il y a des choses exquises dans cette histoire.

Les élèves d'une école vaudoise, accompagnés de Monsieur le régent, de Monsieur le ministre et de Monsieur le député sont allés en course à Morat. Devant l'obélisque, M. le régent a fait un beau discours. Il a engagé les jeunes garçons à s'inspirer de l'exemple de leurs aïeux et à rester dignes, à l'heure du danger, de l'héritage de bravoure et de courage dont ils peuvent à bon droit s'enorgueillir.

Mais le député, qui est un sceptique, a écouté d'un air railleur, et quand le régent a fini, il le prend à part :

« Vous avez bien parlé, Monsieur le régent, seulement, je me demande ce que nos ancêtres ont à voir là-dessus. Si mon peu de savoir ne m'induit pas en erreur, ils n'étaient pas, jadis, dans le camp des Suisses. »

« Mais ils auraient dû y être, Monsieur le député ! »

« Ah ! cela c'est une autre question. Il est sûr qu'ils auraient été mieux avisés, et je suis même certain, — si leur caractère s'est transmis jusqu'à nous, — qu'ils y auraient été en effet, s'ils avaient pu savoir de quel côté la chance tournerait, car chez nous on aime assez à se trouver du côté du manche... »

M. le régent se régit ; il objecte que, pour ce qui est du courage, l'histoire nous apprend que les Suisses n'en ont jamais manqué. Alors le député lui conte cette anecdote :

« C'était en je ne sais trop quelle année. Les troupes françaises étaient en Suisse et le bruit s'était répandu qu'elles se dirigeaient vers le pays de Vaud par la route même au bord de laquelle nous nous trouvons en cet instant. L'on envoya à leur

rencontre un détachement d'hommes conduits par un capitaine. Nos gens s'en allaient crânement « retourner les Français », quand quelqu'un ayant fait observer que l'on entendait quelque chose dans le bois voisin, le capitaine cria : « Sauve qui peut, la vie est noble ! » Pour un ordre obéi, c'en fut un. Tous ces braves prirent leurs jambes à leur cou ; il y en eut même un qui courut si longtemps que, vers le soir, il arriva dans ces prés que vous voyez là-bas, au bout du lac. Mon homme, tout à coup, marche sur un râteau oublié, le râteau se relève, le manche lui tape dans le dos et tout tremblant il s'arrête et s'écrie : « Je me rends, je me rends ! » Les très jolis dessins de MM. Colomb, Léon Gaud et Ernest Vuillemin sur un élément de succès de plus pour ce charmant volume. S'il y avait une justice en librairie, et si les livres idiots ou mauvais ne submergeaient à tel point les bons, la première édition de *A travers l'année* serait épuisée avant Noël.

R.

NOUVELLES ORIENTALES, par Emile Julliard. Avec illustrations de F. Dufaux, Pinchart, Girou, Castres, Léon Gaud, Ed. Ravel, Castan, Simon Durand. — 1 vol. in-8. Genève, Alphonse, éditeur, 1892.

Ce joli volume nous fait vivre un moment de la vie contemporaine en Turquie. Agréablement écrites, encadrées de descriptions pittoresques d'un coloris très chaud, les nouvelles dont il se compose, mettent en relief quelques traits des mœurs orientales. Que le spectacle de la vie est intéressant et varié, et quels saisissants contrastes on y découvre !

La première nouvelle, *Nayoum*, est le récit d'un mariage à la turque. C'est un conteur populaire qui le dit, dans un café de Stamboul.

En Europe, l'idéal chrétien nous montre dans une femme la sœur de notre âme, celle qui nous assiste dans cette vie et nous prépare à être digne de l'autre. Cette recherche est déjà si difficile que les frères moraves tirent au sort.

Ce n'est pas tout ; comme il s'agit de fonder une famille, les partis mettent chacun dans une balance délicate une foule de scrupules très respectables : la fortune, les convenances, la santé, l'âge, la profession, l'intelligence, les talents de société, les mille nuances que donne l'éducation, les idées morales et théologiques, la famille et les beaux-parents, les collatéraux, etc., on n'en finit jamais. Le fleau de la balance ne penche ni instant que pour regagner l'horizon. La réflexion est la pire ennemie du mariage, aussi Saïb, qui est jeune et riche, risquerait de ne se marier jamais en Occident, car il a beaucoup d'idées et il est très réfléchi. En Orient, au contraire, il se marie tous les deux ou trois ans et chacun de ses mariages est tout ce qu'il y a de plus simple.

Sa mère lui dit un jour : « Nayoum est gras et blanche (peu importe la couleur), de haute taille et jeune de quinze ramazans, je trouverai bien que tu la prennes pour femme. »

« Mère qu'il soit fait selon votre désir. »

Le même jour, la vieille Medjé fit sortir du Caï-Khané de Saïb, le grand caïque de cérémonie à quatre paires de rames, entra dans le harem de Djellad-effendi et lui fit demander la belle Nayoum pour son fils.

Djellad, qui savait que Saïb possédait de grandes richesses, bien plus considérables que les siennes, ne fit aucune difficulté pour lui accorder sa fille. Il promit même de lui donner en dot un petit sac de beaux diamants et des actions de la Compagnie de navigation le *Chir Kait-Hairé*.

Pendant près de deux ans Saïb oublia pour Nayoum toutes ses autres femmes, puis il se lassa d'elle et épousa une jeune hanoum, plus belle encore, dont lui avait fait cadeau le grand Padishah...

Voilà deux mariages lestement enlevés. Si l'épouse délaissée laisse paraître quelque innocente distraction et ne continue pas d'aimer Saïb en pensée, elle est battue par un monsieur, et si elle respire une rose que lui a donnée un ghiaour, Saïb la fait mettre dans un sac qu'elle a cousu elle-même et Nayoum disparaît dans le Bosphore. Et le beau-père ? Il ne s'en soucie plus, il ne sait rien d'elle depuis qu'elle est mariée, et quand Saïb lui renvoie les qu'elle actions de la Compagnie du *Chir Kait-Hairé* il fait cette réflexion :

« Voilà un excellent gendre qui doit être pour moi une fille un excellent mari. Qu'Allah le comble de bénédictions ! »

Les autres nouvelles de M. Julliard, sont toutes intéressantes ou amusantes. On aura grand plaisir à les feuilleter et à admirer, chemin faisant, les belles illustrations dont elles sont ornées.

La femme du vingtième siècle, par MM. Jules et Gustave Simon. In-18, 440 pages. Paris, Calman Lévy, éditeur.

Que l'on ne s'attende pas à trouver dans ce livre un exposé de prévisions plus ou moins hardies sur ce que deviendra la condition des femmes au cours du siècle prochain. Le but de MM. Simon est plus modeste : ils nous présentent une étude sur les conditions présentes de la femme ; ils s'appliquent à analyser les diverses tendances du jour pour en prévoir les conséquences prochaines, et s'efforcent de montrer la bonne voie.

Ce livre, d'ailleurs, n'envisage pas uniquement les grandes lignes, il s'étend aussi sur des questions secondaires et même de détail ; cet avantage bien la

valeur de l'étude, mais diminue fatalement la généralité de sa portée ; c'est-à-dire que nous nous trouvons en présence, non de la femme dans la civilisation européenne, mais en réalité de la femme en France, et plus exactement de la Parisienne.

Nos auteurs, en maintes occasions, ont cherché des contrastes au loin, recourant à l'Orient ou à l'Amérique, tandis qu'ils en eussent trouvé sur plus d'un point d'aussi frappants en regardant seulement par delà la Manche, ou par delà le Rhin, ou même plus près encore.

Du reste, l'illustre académicien commence par déclarer qu'il n'a pas l'espoir de dire du nouveau ; mais il nous présente un ensemble d'observations et de bons préceptes qui tombent fort à propos en cette fin de siècle. Les vingt-deux premiers chapitres paraissent être l'œuvre plus particulière de M. Jules Simon, et traitent de questions morales et sociales ; les quatorze derniers, renfermant, en forme de causerie, un recueil de préceptes hygiéniques, sont l'œuvre de son fils, M. Gustave Simon.

M. Jules Simon s'attache avec succès à combattre certaine école, qui veut entendre d'une façon trop étroite l'égalité des sexes. Il est pour l'égalité de valeur, mais non pour l'identité d'aptitudes : chacun des deux sexes a des capacités qui lui sont spéciales et doivent être mises à profit différemment pour l'avantage commun de la société.

M. Jules Simon, tout en reconnaissant un sensible progrès dans la morale politique, déplore, par contre, le relâchement de la morale privée ; il voudrait que cette morale, ainsi que les liens de famille, fussent relevés par l'influence bête de la femme ; et il s'applique à signaler les moyens de relèvement. Il reconnaît bien que cette tâche de la femme est rendue aujourd'hui plus difficile par l'affaiblissement regrettable de la religion ; il ne remonte pas, d'ailleurs, à la cause de ce dernier fait ; et c'est seulement en passant qu'il attribue à l'autorité religieuse le tort de ne pas comprendre « que l'ancien jong est devenu impossible avec les lumières modernes, et qu'il faut laisser une plus grande part à la liberté. »

M. Jules Simon s'étend longuement sur l'éducation et l'instruction des jeunes filles, aussi bien en famille que dans les établissements publics ; il insiste sur la nécessité de fortifier l'enseignement de la morale pratique et de rendre synthétique l'instruction secondaire ; de façon à ce qu'elle produise des intelligences souples et prêtes à apprendre encore, et non pas présumptueuses et pédantes, et qu'elle dispose ainsi la femme à embrasser au besoin une carrière répondant à ses aptitudes.

M. Gustave Simon nous entretient de l'hygiène de tous les âges ; il combat avec raison plusieurs préjugés répandus et maintes exigences de la mode ; il insiste particulièrement sur l'hygiène de l'estomac devenue si nécessaire de nos jours.

Le grand thème du mariage trouve naturellement sa place à plusieurs reprises et sous différents points de vue dans cet ouvrage ; mais, parmi les questions multiples de psychologie, de morale et d'hygiène qui s'y rattachent, les auteurs ont évité d'approfondir celles dont l'étude ne pouvait entrer dans leur livre sans changer son caractère et sans diminuer l'étendue du public auquel il veut être accessible. Nos auteurs n'envisagent donc point le terrain épineux de M. le comte Léon Tolstoï ou du Dr Jules Guyot. L'ouvrage de MM. Simon peut être lu par tout le monde et constitue surtout un excellent livre de conseils aux Parisiennes. Le nom des auteurs suffit à dire qu'il est écrit dans une langue souple, ferme et claire.

DÉPÊCHES

Berne, 15 décembre. — Le Conseil national discute longuement le mode de votation de la loi sur l'initiative. La commission défend énergiquement la votation coordonnée.

Conseil des Etats : budget.

La session sera probablement close samedi.

Berne, 16 décembre. — Dans sa réunion d'hier soir, la droite a définitivement décidé de porter M. Zemp au Conseil fédéral.

La gauche se réunit ce soir pour fixer son attitude.

Dans les couloirs, les députés de ce groupe, sans s'opposer à l'élection d'un conservateur catholique, disent que le futur conseiller fédéral de droite doit être choisi par la majorité et non par un groupe de minorité.

On affirme que le cas de M. Ruffy sera traité dans la réunion de ce soir. Des députés radicaux, estimant que c'est là une affaire purement personnelle, qui a même pour cause des faits d'ordre privé, remontant aux fêtes d'août, voudraient qu'elle n'eût pas de suites politiques et ne causât pas une rupture entre les radicaux vaudois et les radicaux suisses. C'est dans ce but qu'ils seraient décidés à en tantir la réunion de la gauche.

Rio-de-Janeiro, 16 décembre. — Le gouverneur de la province de San Paulo, contre lequel une émeute avait éclaté, a donné

sa démission après un combat de rues dans lequel ses partisans ont eu le dessous.

Pékin, 16 décembre. — L'empereur a reçu avant-hier pour la première fois un ambassadeur étranger, l'ambassadeur de France, en audience solennelle. On veut y voir la preuve que le gouvernement céleste est enfin décidé à donner satisfaction aux cabinets européens pour les récents massacres.

Rome, 16 décembre. — On affirme de nouveau que le mariage du prince de Naples avec la fille du duc d'Edimbourg est chose décidée.

Berlin, 16 décembre. — M. de Bismarck a reçu dimanche soir une députation d'industriels de Siegen, qui venaient lui apporter la bourgeoisie d'honneur de cette petite ville. Il a expliqué à ses visiteurs pourquoi il ne se rend pas au Reichstag.

« J'aurais dû, a-t-il dit, attaquer la politique actuellement régnante beaucoup plus vivement qu'il ne me plaît, étant donnée la situation que j'ai occupée. Il se peut cependant que je surmonte ce sentiment. »

Le prince déplore que le Reichstag ait renoncé au droit d'examiner minutieusement les traités de commerce et vote au pas de course un régime qui pèsera pendant de longues années sur l'Allemagne et que les conseillers secrets ont mis un an à élaborer. Comme ils sont tous consommateurs, le soulèvement qu'ils ont taillé trop petit pour l'industriel ne les blesse pas. C'est un saut dans l'inconnu que le Reichstag fait pour douze ans. Il portera ainsi de ses propres mains une atteinte à la confiance que le peuple allemand avait en lui.

Dans les conditions actuelles, M. de Bismarck estime que son voyage à Berlin eût été inutile. Les décisions prises par les différents groupes parlementaires assurent l'adoption des traités. Il n'aurait que pu se livrer à une critique sans résultat possible.

« Tout ça, a terminé l'ex-chancelier, est pour m'excuser de fainéanter ici au lieu de remplir mon mandat au Reichstag. Mon médecin est arrivé pour m'ordonner la robe de chambre, dès qu'il a appris par ma femme que je voulais aller à Berlin. »

Munich, 16 décembre. — Le général Saffering, ministre de la guerre, interpellé à la diète bavaroise sur les projets de réduction à deux ans de service militaire permanent, a répondu que l'opinion des cercles militaires dirigeants n'est pas encore faite. Une telle transformation coûterait en tout cas très cher par l'augmentation de l'effectif des cadres qu'elle rendrait inévitable. Le ministre dit qu'il est toujours périlleux de troquer une institution qui a fait ses preuves contre l'inconnu.

Londres, 16 décembre. — Le liquidateur de la River Plate Company a annoncé que le passif est de trois millions sterling, l'actif de 2,917,250 livres.

D'après le *Standard*, sir R. Morier, actuellement ambassadeur de Grande-Bretagne à St-Petersbourg, remplacera à Rome le marquis de Dufferin, nommé à Paris.

Paris, 16 décembre. — La Chambre a siégé tard hier soir.

Elle a rejeté une proposition des radicaux tendant à réduire le nombre des évêques et à le ramener à celui qui fixait primitivement le concordat.

Puis elle a terminé la discussion du budget des recettes et voté l'ensemble du budget par 394 voix contre 41 (boulangistes et droitières irréconciliables).

Le budget va être soumis au Sénat, auquel il reste à peine quinze jours pour l'examiner.

La prochaine séance aura lieu jeudi.

M. Gladstone est arrivé hier soir à Paris ; il repart pour Biarritz dans la matinée.

Ed. FEHR, éditeur.

Soies couleurs, blanches et noires, de fr. 1.40 à 18.65 par mètre (ca. 180 diff. qual.), expédié franco par coupes de robes et pièces entières, G. Henneberg, dépôt de fabrication de soie à Zurich. Echantillons franco par retour du courrier.

Le plus beau cadeau de Noël.

Tout le monde, jeunes et vieux, se réjouissent pour les fêtes de Noël, et le désir de chacun est de passer cette fête au sein de sa famille. Quel chagrin, quand rassemblés autour de l'arbre de Noël, il manque un membre de la famille, et que de soupirs s'échappent à l'adresse de l'absent. Rien ne diminue autant les joies de Noël que la maladie dans la famille, et c'est pour cela que le cadeau le plus beau, et le plus désiré pour un malade et toute sa famille, c'est la santé.

Bien des malades pourraient se procurer ce précieux cadeau, en employant à temps la « Warner's Safe Cure », et par là s'éviter beaucoup de chagrins et de soucis. La plupart des maladies proviennent de dérangement dans les fonctions des reins, du foie, de l'estomac et des organes du bas ventre, et pour toutes ces maladies-la la « Warner's Safe Cure » est un remède sûr et efficace.

Dans des milliers de familles où on l'a employé, le chagrin a fait place à la joie.

Se vend à 5 fr. la bouteille, dans les pharmacies Grandjean et Nicati, à Lausanne ; pharm. Cuvelier, à Morges ; pharm. Addor, à Vallorbes ; pharm. Gétaz, à Yverdon.

Le budget de l'hiver.

Un hiver long et rigoureux, c'est la ruine pour quantité de gens. Car, avec les mêmes gages, les mêmes salaires, les dépenses générales sont augmentées au moins d'un tiers : vêtements, chauffage, denrées, tout subit une augmentation, sans compter les frais de médecine et de pharmacien, qui se rattrapent du chômage de l'été avec les maladies saisonnières. « Quant à cela, disait devant nous une excellente mère de famille, je suis moins en peine, et je m'inscris sur mon budget d'hiver qu'une petite somme de 15 francs représentant le prix d'achat de dix étuis de pastilles Géraudel, à 1 fr. 50. Avec cela, je passe tranquillement les cinq ou six mois d'hiver, et personnellement, dans la famille, n'est jamais enrhumé plus de vingt quatre heures. »

Si vous doutez de l'efficacité de ces bienfaisantes pastilles, écrivez à M. Géraudel, à Ste-Ménould (France) ; il vous enverra aussitôt, gratis et franco, six pastilles-échantillon à titre d'essai.

Dépôts à Lausanne : pharmacies Amann, Kuenzi, Grandjean, Morin, Buttin. 6500

Horaires des bateaux à vapeur

Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la côte suisse (Pour le service complet, voir les horaires.)

Départ de	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Soir	Soir
Genève	—	—	8 35	10 45	11 15	—	4 15
Nyon	—	—	9 35	11 45	12 15	—	5 45
Rolle	—	—	—	—	—	—	—
Thonon	6 40	—	10 50	—	1 35	4 40	7 15
Evian	7 15	9 10	11 30	—	2 10	5 30	—
Morges	—	—	—	—	—	—	—
Ouchy-L.	7 55	9 45	11 15	—	2 50	—	—
Vevy	9 35	—	1 20	—	—	—	—
Clarens	9 55	—	1 40	—	—	—	—
Montreux	10 10	—	1 45	—	—	—	—
Chillon	10 40	—	1 55	—	—	—	—
Villeneuve	10 50	—	2 05	—	—	—	—
Bouveret	10 45	—	2 30	—	—	—	5 35
Evian D.	7 15	9 45	—	11 30	—	2 10	5 30
Ouchy A.	7 55	9 45	—	12 15	—	2 50	6 10

Départ de	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Jour	Soir	Soir
Bouveret	—	—	—	8 30	12	2 45	4 15
Villeneuve	—	—	—	9 10	12 35	3 40	—
Chillon	—	—	—	9 30	12 55	3 50	—
Montreux	—	—	—	9 45	1 15	4 00	—
Clarens	—	—	—	9 50	1 20	4 05	—
Vevy	—	—	—	9 55	1 25	4 10	—
Ouchy-L.	—	—	—	10 15	1 45	4 30	—
Evian	—	—	—	10 30	—	—	—
Thonon	6 40	—	—	11 35	—	—	—
Morges	—	—	—	12 15	—	—	—
Rolle	—	—	—	12 55	—	—	—
Nyon	7 15	—	—	13 45	—	—	—
Genève	8 40	10 45	1 35	2 40	6 15	—	—
Ouchy D.	7 15	9 45	—	—	2 15	3 15	—
Evian A.	7 55	10 50	—	—	2 55	4 50	—

Chemin de fer de Lausanne à Ouchy.

Matin : 6.45 — 7 — 7.45 — 8.45 — 8.45 — 9 — 9.45 — 10 — 10.45 — 10.50 — 10.55 — 11 — 11.15 — 11.30 — 11.45 — 12 — 12.20.

Après-midi : 1.45 — 2.30 — 4.45 — 2 — 2.45 — 3.30 — 2.45 — 3 — 3.15 — 3.30 — 3.45 — 4 — 4.15 — 4.30 — 4.45 — 5 — 5.15 — 5.30 — 5.45 — 6 — 6.15 — 6.45 — 7.45 — 7.45.

Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Direction Alphonse SCHÉLER

Carte d'abonnement n° 25.

Bureau à 7 h. 1/2. Rideau à 8 heures.

Jeu 17 décembre

DEUXIÈME SOIRÉE CLASSIQUE

LES

Précieuses Ridicules.

COMÉDIE en 1 acte de J.-B. Poquelin de Molière.

Le spectacle commencera par LES DEUX PHILIBERT

Comédie en 3 actes, par F. Picard.

Entre les deux pièces :

Allegretto et Andante en variations de Vieuxtemps, par Hugo Rabus, violoniste lauréat au Conservatoire de Leipzig.

Dimanche 20 décembre

LE CRIME DE JEAN MOREL

Drame en 5 actes, de Cressonnois et Samson.

SOCIÉTÉ VAUDOISE de Théologie.

SEANCE ORDINAIRE

lundi 21 décembre, à 2 heures précises, Palud 10. 6522

M. L. Emery, professeur : La conscience morale, ses caractères et son origine.

Les hommes s'intéressant aux questions théologiques sont invités à se faire introduire à la séance par un membre.

Changement de domicile.

M. Taillens, agent d'affaires, à Lausanne, donne avis au public qu'en suite de sa nomination de Préposé aux poursuites pour l'arrondissement de Montreux, il a remis son bureau d'affaires à son collègue M. Cherpillod, demeurant au Grand-Pont, maison Noverraz. 6505

L'AVOCAT

Ch. PILICIER à Yverdon

[6497] a transféré son bureau rue de la Plaine n° 66, au premier étage (maison de la banque A. Pignatelli & Co.).

Moniteur des Rentiers.

Suisse, 3 fr. par an. 52 n° de 16 pages. Journal impartial et bien renseigné. Publiant la liste de tous les tirages. PRIME : Chaque abonné reçoit gratuitement le Manuel des Capitalistes, beau volume contenant : Dictionnaire financier. Notice sur fonds d'Etat et de villes. Etablissements de crédit. Ch. de fer. Valeurs industrielles. Liste complète des lois non réclamées. On s'abonne en Suisse chez tous les libraires, et à Paris, 10, rue Chateaudun.

Librairie Delachaux & Niestlé NEUCHÂTEL

Vient de paraître :

MIGNONNETTE [6514] histoire pour les enfants, par Mme A. R. Joli vol. in-12, 2 fr.

HORLOGERIE ANTIE de S. Dégallier

Rue Pépinière 1, à Lausanne. 6506. Grand choix de montres en or et en argent, à des prix avantageux. Assortiment complet d'orfèvrerie et de bijouterie or et argent.

MEDAILLE D'OR

l'Exposition Universelle, Anvers 1895

CHOCOLAT



SUCHARD NEUCHÂTEL, Suisse. MEDAILLE D'OR Exposition universelle Paris 1889.

Krebs-Gygax Schaffhouse

A chaque instant surgissent de nouveaux Appareils de reproduction. Sans aucun de nous divers, aussi romanesque que possible, ils promettent tous de véritables miracles. Comme un miroir apparaît la Sonnette invention, pour disparaître tout aussi promptement. Seul le véritable hétérographe est devenu le meilleur et le plus simple des appareils de reproduction. Prospectus gratis et sans frais sur demande à Krebs-Gygax Schaffh.

Avis de concours

COLLÈGE DE VEVEY

Maitre de Dessin artistique.

La place de maître de Dessin artistique au collège de Vevey est mise au concours jusqu'au 31 décembre, par suite de la démission du titulaire.

Traitement : Fr. 1800 pour 20 heures de leçons par semaine au maximum.

La Société des Beaux-Arts de Vevey alloue en outre un subsidie annuel de fr. 200.

Elle fait donner chaque année, du 15 novembre au 15 mars et deux fois par semaine, un cours d'une heure et demie, qui a lieu le soir et est destiné aux jeunes ouvriers industriels et elle le rémunère par 200 francs.

Le titulaire jouit donc d'un traitement total de fr. 2200.

Il sera nommé à titre provisoire pour un an et passé ce terme il pourra être confirmé à titre définitif.

Les inscriptions, accompagnées de l'acte de naissance ou d'origine et des certificats nécessaires, seront reçues par le Président de la Commission des écoles, jusqu'au 31 décembre, à 6 heures du soir.

Les candidats pourront être soumis à un examen s'il y a lieu.

Vevey, 10 décembre 1891.

02118v-6149 Bureau de la Commission des Ecoles.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

Médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris 1878.

La Bibliothèque universelle va commencer sa 97^{me} année. Elle continuera à paraître chaque mois, par livraisons de 224 pages, bien imprimées, sur bon papier. Pour faciliter les abonnements d'étrangers, la livraison de janvier paraîtra, comme toutes les années, du 20 au 25 décembre.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an. Six mois.
SUISSE 20 fr. 11 fr.
UNION POSTALE 25 fr. 14 fr.

ON S'ABONNE

LAUSANNE (Suisse), Bureaux de la Bibliothèque universelle, rue Grand St-Jean 2, et chez les principaux libraires de tous pays. En Suisse, en Allemagne et en Autriche, aussi auprès de tous les bureaux de poste. 6478

Vient de paraître :

LE MESSAGEUR BOITEUX

DE BERNE ET VEVEY

pour 1892 (185^{me} année)

Prix : 30 centimes.

TABLE DES MATIÈRES :

Travaux du cultivateur et du jardinier pour chaque mois de l'année. — Description des quatre saisons. — Eclipses. — Explication des signes de l'Almanach. — Chronologie. — Agents diplomatiques suisses et consulaires. — Fêtes mobiles. — Calendrier. — Tableau des foires et des marchés hebdomadaires. — Valeur des principales monnaies étrangères introduites dans la circulation. — Gouvernements et souverains d'Europe. — Le Messager Boiteux à ses lecteurs. — Le Gros Pierre (croquis villageois), par Eugène Vie, avec quatre gravures. — Berceuse. — Un curé discret. — La Suzette va le Borné (avec deux vignettes). — Acteurs et spectateurs. — Union internationale des amis de la jeune fille. — Renseignements utiles. — Souvenir d'un vieil amateur de musique. — Un curieux prospectus. — Enquête pour préserver le fer de la rouille. — Hygiène des yeux. — Poulx et canes. — Clitao qui font écrire l'air. — Z'annoncés. — La clef d'un mystère (avec vignette). — Entre artistes. — Terribles catastrophes de chemin de fer : Monchenstein (avec gravure), St-Mandé et Zollikofen. — Conseil du somnolier. — Des différentes façons de désigner sa femme dans les classes variées de la société. — Une leçon de français. — Un cocher malin (avec gravure). — Santé. — Le patois vaudois au Palais fédéral. — Détermination du poids d'un porc. — Une douce vengeance (avec gravure). — 1291-1891, poésie, par Fuster. — Alcool très nuisible pour les enfants. — Mystificateur mystifié. — Le plus matois des deux (avec gravure). — Petits conseils. — Le loup qui a mangé ses oreilles. — Un crâne meslé. — Le peintre Bocion (avec portrait). — Jubilé de la Confédération, 1291-1891, par Alf. Ceresole (avec grande gravure). — Union chrétienne de jeunes gens. — Petite expérience amusante (avec vignette). — Notre costume vaudois, par Alf. Ceresole (avec gravure). — Les usages de l'eau chaude. — Revue de l'année 1890-1891. — Onna Remotché. — Tarif des postes et télégraphes. — Annonces.

Des exemplaires sous bande, prêts à être expédiés, se trouvent chez les éditeurs (Librairie Lortschier et fils) à la disposition des personnes qui désireraient en envoyer à leurs parents ou amis à l'étranger.

Le port, pour l'intérieur de la Suisse, est de 5 cent. ; pour l'étranger, quel que soit le pays ou la distance, 10 centimes.

La vente en gros du MESSAGEUR BOITEUX sera refusée à tout marchand, libraire ou colporteur, qui le vendrait au-dessous du prix de 30 centimes.

Nous avons l'avantage de porter à la connaissance de notre honorable clientèle et du public en général que nous avons ouvert à DAVOS-PLATZ (Grisons), une

Succursale de notre Agence.

En vertu de traités conclus avec M. Hugo Richter, libraire-éditeur, et le Conseil d'administration de la DAVOS-ZEITUNG, à Davos, la régie exclusive des annonces et réclames des journaux suivants :

DAVOSER BLÄTTER

25 c. la ligne d'une colonne ou son espace.

DAVOSER-ZEITUNG und WOCHENBLATT

15 c. la ligne d'une colonne ou son espace.

30 cent. les réclames.

Der praktische Forstwirth

25 c. la ligne d'une colonne ou son espace.

PRÄTIGAUER FREMDENLISTE

25 c. la ligne d'une colonne ou son espace.

nous est confiée depuis le 1^{er} octobre. Par conséquent, tous les ordres d'insertion destinés à ces journaux devront nous être exclusivement adressés.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler aux personnes qui peuvent avoir des annonces à faire dans l'important journal de la Suisse ou de l'étranger, qu'elles auront tout avantage à en charger notre agence qui est la plus ancienne et la mieux à même d'exécuter aux meilleures conditions de prix et de célérité n'importe quel ordre de publicité.

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'AGENCE DE PUBLICITÉ

HAASENSTEIN & VOGLER

fermiers d'un grand nombre des plus importants journaux suisses et étrangers.

LAUSANNE

24, Place Palud 24,

GENÈVE et SUCCEURSALES EN SUISSE

Italie, Allemagne, Autriche, Hongrie, Hollande, etc.

noires, garanties à l'usage et soieries couleurs de tous genres. — Échantillons franco. n°135x-6080

Fabrique de soieries réunies

ADOLF GRIEDER & Co, ZÜRICH

LA BALOISE

Compagnie d'assurances sur la VIE et contre les ACCIDENTS fondée à Bâle en 1861.

BRANCHE VIE

Etat des assurances en 1890.	Fr. 116,500,000
Capital social (1 million versé, 9 millions obligations)	35,000,000
Garanties Réserves	25,000,000
Règlement d'assurances depuis la fondation	35,000,000

Polices incontestables après 5 ans, le capital payable en totalité, même en cas de suicide, duel, etc., innovations d'une importance capitale pour la famille et pour les polices servant de garantie.

Les contrats de 3 ans ne sont pas annulés par la cessation du paiement des primes, mais convertis en polices libérées sans qu'il soit besoin d'un avis.

Délai de 30 jours pour le paiement des primes et de 3 mois pour les restitutions de police, sans aucun examen médical.

Voyages d'outre-mer permis dans une large mesure sans surprise.

Opérations de LA BALOISE : Assurances en cas de décès, assurances mixtes et à terme fixe ; assurance de dot et de prévoyance pour la vieillesse, rentes viagères, etc. S'adresser à M. DUNKI, agent général, à Lausanne, rue Centrale 3, et à MM. les agents de La Baloise pour le canton de Vaud.

BRANCHE ACCIDENTS

Assurances individuelles contre les accidents corporels moyennant une prime très modique. — Agence générale pour la Suisse romande : Jules PHILIPPE, 8, quai Pierre-Fatio, Genève.

CHOCOLAT SUCHARD

ARTICLES DE FANTAISIE

pour fêtes de Noël et Nouvel-An.

BONBONS AU CHOCOLAT

PRALINÉS — GIANDUJA — NOISETTES

„Die schweizerische Bundesfeier und die Gründung der Stadt Bern“

Prachtband mit 105 Quartseiten Text und 71 Illustrationen über die Festtage von Schwyz und Bern erscheint Anfangs Dezember, zum Preise von nur Fr. 10.— und werden Bestellungen von der Buchdruckerei Berner in Bern, gegen Nachnahme prompt ausgeführt. 6182

IMPORTATION DE THÉ de Chine, de l'Inde et de Ceylan.



CAISSES ILLUSTRÉES DE 5 ET 10 KILOS

PAQUETS DE 500, 250, 125 GRAMMES

Dépôts dans les principales villes de la Suisse.

AU DERBY

Succès du jour. Le Vêtement 39 fr. Exclusif.

16, rue de Bourg, Lausanne.

J. Heer-Tobler, rue St-François 20, Lausanne.

ETRENNES UTILES

Articles d'éclairage, de ménage et de chauffage, tels que :

Suspensions, lampes ordinaires et de salon, lampes colonnes, lampes de parquets, lampes bijoux, etc.

Grand choix d'Abajours duchesses, en dentelle et en papier, écrans, candélabres, bougeoirs.

Immense variété dans tous les articles de ménage. Grand choix de plateaux faïence, plats à gâteaux, boîtes à biscuits, couteaux à fruits, saladiers, huiliers, réchauds, bouilloires, cafetières, théières, couteaux, couverts, etc., etc.

Chaussettes, baignoires et sommets, pelles et pinces.

Expéditions promptes et soignées. Catalogues à disposition. 6516

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

Une riche collection de dessins choisis à disposition. Sur demande, des dessins portant les prix seront envoyés à domicile. Exécution prompte. Prix très réduits. 6046

TRENNES UTILES

MACHINES

A COUDRE

PERFECTIONNÉES

Tous prix.

A pied et à main.

Garanties sur facture.

Compagnie „Singer“

SEULES MAISONS :

Lausanne : Casino-Théâtre.

Vevey : Rue du Lac 15.

Dépôts dans toutes les villes du canton. 6272

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

Une riche collection de dessins choisis à disposition. Sur demande, des dessins portant les prix seront envoyés à domicile. Exécution prompte. Prix très réduits. 6046

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

Une riche collection de dessins choisis à disposition. Sur demande, des dessins portant les prix seront envoyés à domicile. Exécution prompte. Prix très réduits. 6046

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

Une riche collection de dessins choisis à disposition. Sur demande, des dessins portant les prix seront envoyés à domicile. Exécution prompte. Prix très réduits. 6046

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

Une riche collection de dessins choisis à disposition. Sur demande, des dessins portant les prix seront envoyés à domicile. Exécution prompte. Prix très réduits. 6046

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

Une riche collection de dessins choisis à disposition. Sur demande, des dessins portant les prix seront envoyés à domicile. Exécution prompte. Prix très réduits. 6046

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

Une riche collection de dessins choisis à disposition. Sur demande, des dessins portant les prix seront envoyés à domicile. Exécution prompte. Prix très réduits. 6046

La maison de broderies à la main

Sonderregger-Tanner, à Herisau

(Médaille d'or, Paris 1889)

se recommande pour broder des

draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, mouchoirs.

TIMBRES CAOUTCHOUC F. WIRZ IMPRIMERIE VINCENT LAUSANNE

Sels naturels de Marienbad en poudre

remplaçant les célèbres eaux de Marienbad prescrites par les médecins à Marienbad.

C'est le remède le plus efficace, agissant contre la dégénérescence graisseuse des organes intérieurs, faiblesse du cœur, mauvaise circulation du sang, asthme, vertiges, oppression, somnolence, disposition à l'apoplexie, hémorrhoides.

OBESITÉ

et leurs suites souvent désastreuses.

D'autres produits, comme des pilules portant un nom similaire au nôtre, ne contiennent que des remèdes drastiques ; ils sont par conséquent sans valeur et n'ont rien de commun avec nos sels naturels et véritables.

Prix de la boîte contenant 45 doses Fr. 4.— Chèque ou mandat postal.

Seule maison d'exportation : Les Sels de Marienbad. Dépôt général pour toute la Suisse : Paul Hartmann, pharmacien à Steckborn.

Lausanne : Pharm. C. Pischel.

Clarens : Bührer.

Territet-Montreux : Engelmann.

Vevey : G. Narbel.

6460. Un jeune homme ayant terminé ses classes pourrait entrer de suite comme

apprenti

à la droguerie Jean Eschlimann, St-Imier. Conditions favorables.

UN JEUNE HOMME

[6491] âgé de 20 ans, cherche dans la Suisse romande une place où il puisse, en échange de son travail, apprendre la langue française. Offres sous chiffre H 786 N, à Haasenstein & Vogler, Neuchâtel.

UNE JEUNE

demoiselle, anglaise ou allemande, trouverait un intérieur confortable dans une petite famille, pour un prix modéré, en échange de leçons et conversation.

Ecrire sous H 4516 M, à Haasenstein & Vogler, Montreux. 6520

UN JEUNE HOMME

[6512] intelligent, âgé de 21 ans, infirmier et masseur

désire une place quelconque pour apprendre la langue française. On ne demande pas d'apprentement.

S'adresser à la Clinique privée de F. Burki, rue de l'Hôpital 11, Berne.

UNE JEUNE

demoiselle, anglaise ou allemande, trouverait un intérieur confortable dans une petite famille, pour un prix modéré, en échange de leçons et conversation.

Ecrire sous H 4516 M, à Haasenstein & Vogler, Montreux. 6520

UNE JEUNE

demoiselle, anglaise ou allemande, trouverait un intérieur confortable dans une petite famille, pour un prix modéré, en échange de leçons et conversation.

Ecrire sous H 4516 M, à Haasenstein & Vogler, Montreux. 6520

Villa de 15 pièces

avec eau et gaz, terrasse et ombrage, meublée ou non. 6471

Avenue de la Gare 5, Lausanne.

A LOUER

[6435] une jolie petite maison meublée, à Vevy près du château de Chillon. Belle position. Balcons et jardin, vue magnifique. Conditions modérées. S'adresser à la Printanière, Vevy-Chillon.

Faire-part

Cartes de visite

Enveloppes

DEUIL

sont livrés en 2 heures

PAR

L'IMPRIMERIE VINCENT

Ruelle St-François, LAUSANNE

M. Emile Chataignat et Mme

Emile Chataignat nés Gougeon et leurs enfants, Mme de Cottens née Chataignat et M. de Cottens et leurs enfants, à Genève, M. Henri Chataignat, à